



BIGEARD

MA VIE POUR LA FRANCE

LE LIVRE TESTAMENT



éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

MA VIE POUR LA FRANCE

DU MÊME AUTEUR

- Aucune bête au monde*, La Pensée moderne, 1956.
Piste sans fin, La Pensée moderne, 1956.
Contre-Guérilla, Baconnier, 1957.
Pour une parcelle de gloire, Plon, 1975.
De la brousse à la jungle, Hachette-Carrère, 1994.
Ma guerre d'Indochine /Album, Hachette-Carrère, 1994.
Ma guerre d'Algérie /Album, Hachette-Carrère, 1995.
France, réveille-toi !, Éditions N° 1, 1997.
Pour une parcelle de gloire, réédition, Éditions N° 1, 1997.
Lettres d'Indochine, tome 1, Éditions N° 1, 1998.
Lettres d'Indochine, tome 2, Éditions N° 1, 1999.
Le Siècle des héros, Éditions N° 1, 2000.
J'ai mal à la France, Éditions du Polygone, 2001.
Crier ma vérité, Éditions du Rocher, 2002.
Ma guerre d'Algérie, réédition, Éditions du Rocher, 2003.
Ma guerre d'Indochine, réédition, Éditions du Rocher, 2004.
Paroles d'Indochine, Éditions du Rocher, 2004.
Adieu, ma France, Éditions du Rocher, 2006.
Mon dernier round, Éditions du Rocher, 2009.

GÉNÉRAL BIGEARD

MA VIE POUR LA FRANCE

LE GRAND LIVRE DU MOIS

Édition exclusivement réservée aux adhérents du Club,
Le Grand Livre du Mois

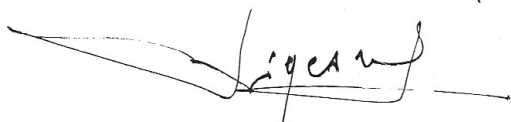
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous
pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBNversion papier : 978-2-286-07290-2

ISBNversion pdf : 978-2-268-07669-0

"Ma vie pour la France"
 paraîtra quand je ne serai plus
 de ce monde
 Mon ultime souhait est que
 mon parcours rappelle aux jeunes
 générations le sens des valeurs
 que j'ai toujours défendues, celles
 qui font la grandeur
 d'un homme et d'un pays.



Ma vie pour la France
 paraîtra quand je ne serai plus de ce monde.
 Mon ultime souhait est que mon parcours rappelle
 aux jeunes générations le sens des valeurs que
 j'ai toujours défendues, celles qui font la grandeur
 d'un homme et d'un pays.

Marcel Bigeard

AVANT-PROPOS

La France pour idéal

Dans ma jeunesse, rien ne me préparait à écrire des livres. J'ai pourtant rédigé des souvenirs, des témoignages, des récits de combat, des coups de gueule, des albums avec photos sur mes guerres d'Indochine et d'Algérie, mais cela n'a jamais été pour le simple plaisir d'écrire. Dans chacun de mes ouvrages, j'ai voulu attirer l'attention sur la guerre, sur les guerres et les conditions dans lesquelles mes hommes les ont vécues. J'ai voulu également dénoncer l'oubli de ces batailles qui ont contribué à bâtir la France, comme les combats d'Indochine par exemple. J'ai tenu à réfuter les mensonges sur l'Algérie et à donner aussi mon avis sur la grandeur et la décadence de notre pays. Avec cette autobiographie, cet ultime livre qui sera publié après ma mort, je veux faire le bilan d'une vie que je n'aurais pas pu imaginer telle qu'elle s'est déroulée.

Je n'ai suivi aucune formation particulière pour écrire. Pourtant, je n'ai jamais cessé de remplir des pages et des

pages. Je l'ai fait naturellement, j'ai appris sur le tas, comme on dit, en m'exprimant simplement, sans chercher à faire de belles phrases. J'ai toujours été un homme d'action et de terrain, et je le suis resté. Dans mes bouquins, je dis les choses directement, comme je le fais dans la vie quand je parle. Être sincère, authentique, ça a été et c'est toujours mon seul souci. Être vrai, ne pas chercher à envelopper dans du papier de soie ce que j'ai à dire, telle a été ma ligne de conduite depuis mon plus jeune âge. Chacun sait que je ne me suis jamais gêné pour dire franchement le fond de ma pensée. Aussi bien avec les gens simples qu'avec les grands de ce monde. Cela en a choqué plus d'un, mais, au moins, on sait à quoi s'en tenir. C'est parfois un avantage, c'est souvent un inconvénient. On ne se refait pas. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, il est trop tard pour ça.

Mes premiers livres sont parus en 1956, quand je baroudais en Algérie. Avec mes gars, nous voulions déjà exprimer notre avis sur la guerre, cette piste sans fin qui ramène les hommes à leur point de départ. Nous avons osé l'écrire. Depuis, je ne suis jamais revenu sur ce que je disais déjà à quarante ans. Car les années passées n'ont fait que me convaincre de la justesse de mes propos de l'époque et de la vision que j'avais de l'avenir. Nous revenions vivants de la Seconde Guerre mondiale, puis d'Indochine, avec leur cortège d'horreurs et de morts, et je prenais conscience de l'inutilité des guerres.

À mon âge, je peux me retourner sur ma vie sans rougir, et revoir tout le film pour en transmettre les leçons principales. Je voudrais passer le relais et crier encore une fois ma vérité, surtout à la jeunesse. C'est aussi un peu un livre

d'histoire, celle du ^{xx}e siècle, ce siècle durant lequel j'ai combattu sur tous les fronts, en Europe, en Asie, en Afrique.

Dans ces pages, je raconterai les événements tels que je les ai vécus, sans fioritures, sans cacher quoi que ce soit, tout simplement parce que je n'ai rien à cacher. J'ai toujours suivi une ligne droite, dans ma vie de soldat comme dans ma vie privée. C'est pour cela que je marcherai la tête haute jusqu'au dernier jour.

Je veux raconter ici les moments importants que j'ai eu la chance de vivre, pour montrer que tout est possible, même quand on vient de la « France d'en bas », comme c'est mon cas. Même quand on n'a pas fait de longues études.

Tout est possible à condition d'avoir un idéal, d'avoir envie de servir son pays, d'aimer ce que l'on fait, d'avoir du courage et aussi du bon sens. Si les politiciens, les chefs d'entreprise et tous ceux qui prétendent nous gouverner avaient un peu plus de ce bon sens et de ce cœur dont nous avons tant besoin, la France serait plus avancée qu'elle ne l'est.

L'amour de la patrie par exemple ! Je n'ai eu qu'une passion dans ma vie, en temps de guerre comme en temps de paix, la France. Ma France, « mon cher et vieux pays », comme disait le général de Gaulle. Je me suis battu pour elle de toutes mes forces. Tout ce que je lui ai donné, elle me l'a rendu au centuple.

J'écris ce livre pour dire aussi une dernière fois merci à ce pays qui m'a fait, pour raconter ma vie au service de la nation.

J'ai eu trois grands amours : mon pays, ma femme et ma fille. La France m'a vu naître, puis j'ai connu très jeune

celle qui allait devenir ma femme, Gaby, et nous avons eu une fille, Marie-France. Dans son prénom il y avait déjà le mot France, mon idéal.

J'ai fait la guerre, j'ai remporté de nombreuses batailles, j'ai mené des hommes, j'ai perdu des camarades et des combats. Mais un soldat doit accepter de perdre sans haïr ses ennemis, et de gagner sans les mépriser. Oui, j'ai toujours respecté mes ennemis. C'est pour ça que je n'ai aucun regret des combats perdus ou gagnés. C'est pour ça que mes anciens ennemis, une fois les guerres passées, m'ont écrit, aussi bien d'Indochine que d'Algérie, et le font encore aujourd'hui.

Quand je me battais avec mes gars en Indochine ou en Algérie, je n'aurais jamais cru arriver jusqu'à quatre-vingts bergeres. Alors pensez, quatre-vingt-dix... Encore moins ! Chaque année qui passe, depuis, a été du « rab », comme on disait dans l'armée, du rabiote que le père bon Dieu m'a accordé. Peut-être pour bons et loyaux services. Peut-être pour avoir suivi une ligne droite, sans fioritures ni hypocrisie.

Dans mes combats, je frôlais la mort tous les jours mais, peu à peu, j'ai appris à l'apprivoiser. Malgré les années, j'ai gardé à peu près bon pied bon œil ; tout dans le crâne comme j'aime à le dire, même si la vieillesse n'est pas toujours marrante à vivre.

Si l'on m'avait dit que j'atteindrais l'an 2000, je ne l'aurais jamais cru. L'an 2000 ! C'était de la science-fiction pour ma génération, une limite que je n'aurais jamais pensée accessible pour moi. Malgré mon âge, rien ne

m'aura empêché de continuer à me battre et à me révolter contre les absurdités.

Livre après livre, interview après interview, visite après visite, lettre après lettre, je n'ai cessé de répéter mes éternelles remarques sur les seules vraies valeurs qui doivent faire un homme. Même si je reconnais chaque jour un peu moins la France.

Après ce long parcours, je suis heureux de constater ici et là des marques de respect et de reconnaissance à mon égard. Je reçois un courrier fou ! Les lettres sont toujours aimables, il n'y en a jamais une seule qui soit désagréable. Des ministres, et non des moindres, me consultent et m'invitent à déjeuner. Des personnalités de premier plan font le voyage jusqu'à Toul pour venir me voir et me demander mon opinion sur tel ou tel dossier sensible. D'autres, ministres ou Premiers ministres, me dédicacent leurs livres et me les envoient sans que je le leur demande. De grands généraux étrangers se servent de mes batailles pour mieux comprendre les leurs, comme le général David H. Petraeus, par exemple, qui était commandant en chef des armées américaines en Irak.

La bataille d'Alger que j'ai menée en 1957 est étudiée comme un exemple dans les écoles de guerre, mais aussi dans les états-majors américains. Des places, des rues, des avenues portent mon nom... sans que je l'aie sollicité. Ce sont là autant de témoignages qui ne cessent d'étonner le petit saute-ruisseau que j'étais à l'époque où je débute à l'agence de la Société générale à Toul.

Tout cela peut-être aussi parce qu'on me connaît. On sait ma rudesse à toute épreuve, ma droiture et mon caractère

bien trempé. Oui, je m'emporte quand je vois depuis des années mon pays s'engager sur des chemins dangereux, se décourager, renoncer à ce qui fait sa grandeur.

La France est un beau et grand pays, qui a une longue histoire. Si l'on ne se reconnaît plus dans la nation qui nous a vus naître, tout est fichu.

L'idéal : je le répète ! Il faut un idéal à la jeunesse. Même si la France n'est pas toujours parfaite, elle est comme un être cher, c'est notre pays, on doit l'aimer. Bien sûr il y a des événements dont on ne peut pas être fiers, des moments douloureux, comme, entre autres, certains épisodes de la Seconde Guerre mondiale. Mais quand j'entendais parler de repentance concernant des événements plus récents, que j'ai vécus, alors oui, ça me révoltait !

La repentance ! Se repentir c'est avoir le regret profond d'avoir mal agi, c'est avoir honte de ce qui s'est passé, de ce qu'on a fait. Il ne faut jamais oublier de replacer l'histoire dans son contexte. Si l'on veut être objectif, il faut l'avoir sans cesse présente à l'esprit et ne pas oublier le rôle joué par les politiques, qui donnent des ordres contradictoires sans vivre les choses sur le terrain : l'Indochine en a été un exemple, l'Algérie aussi.

Il faut également dire de façon claire ce que faisait l'adversaire. Alors, seulement, on peut en tirer des conclusions honnêtes, sans mépriser l'action qui a été menée par nos troupes. C'est la règle que je me suis fixée. Dans ce livre, je retracerai tous les événements que j'ai vécus sans chercher à en camoufler les points faibles. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face.

La France pour idéal

Je sais qu'au fond, les Français, quelle que soit leur origine, aiment leur pays. Il suffit de se souvenir de la joie populaire quand la France a gagné la Coupe du monde de football en 1998. Quelle union, quelle ferveur ! Dans ces moments-là on se dit que tout est encore possible.

Très vite, hélas, on retombe dans les mauvaises habitudes, le découragement, le doute et la facilité.

Nous le savons tous : la vie n'est pas facile. C'est un combat de tous les instants. Des doutes, tout le monde en a, à certains moments. Moi aussi, j'en ai eu, mais je n'ai jamais renoncé. Ce qui m'a toujours tenu debout, c'est la certitude que je me battais pour quelque chose de beaucoup plus grand que moi : la France ! La France qui en vaut la peine.

J'ai été un homme d'expérience, personne ne peut le contester. La vie m'a appris beaucoup de choses, et je tiens à dire qu'elles pourront encore servir au-delà de moi.

Aujourd'hui, je voudrais exprimer ici mon plus grand souhait : que nos jeunes, quelles que soient leurs origines, tous ces jeunes qui prendront la relève, aiment notre pays comme je l'ai aimé, et qu'ils aient, comme moi, la France pour idéal.

CHAPITRE 1

Il y a si longtemps !

Je suis né à Toul, en Lorraine, le 14 février 1916, et c'est là que je finirai ma vie. Je suis toujours revenu à Toul. C'est important d'avoir un endroit où l'on se sent chez soi. Important d'avoir des racines auxquelles on est toujours attaché. Surtout quand on a baroudé aux quatre coins du monde. Et moi, j'ai aimé la Lorraine avec mes tripes, de tout mon être. C'est ainsi, ça ne s'explique pas.

Quand je suis né, la France était en pleine guerre, la Première Guerre mondiale. Mes parents avaient déjà une fille, ma sœur aînée Charlotte. Charles, mon père, était aiguilleur à la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Comme ma mère, il venait d'une famille de paysans pauvre. Chez nous, c'était loin d'être l'opulence. Mon père travaillait, ma mère, Sophie, tenait le ménage. C'est elle qui portait la culotte, comme on dit. Elle n'était pas commode. Dure, mais juste. Il paraît que j'avais de qui tenir. Elle était exigeante, économe : à la maison, on ne faisait pas de festin

Il y a si longtemps !

tous les jours ; on mangeait souvent des patates à l'eau et des harengs bouillis et, certains dimanches, un peu de viande. Ma mère n'avait qu'une idée en tête : acheter un bout de terre pour faire construire une maison bien à nous. Elle a fini par y arriver. Sacrée Sophie, un vrai caractère !

Quand j'ai commencé à aller à l'école, elle voulait que je sois toujours premier. Quand je n'étais que deuxième, ça bardait. On a beau dire, une éducation pareille, ça vous forge un homme. Le soir, quand je rentrais, elle m'inspectait de la tête aux pieds pour vérifier si je ne m'étais pas écorché ou sali. J'ai dit un jour que j'avais toujours trouvé plus facile d'affronter mes ennemis en guerre que ma mère quand j'étais même. Malgré le recul, je maintiens cette affirmation.

J'étais bon élève. J'aimais la géographie et le calcul mental. Les chiffres me serviront plus tard, quand je serai employé à la Société générale de Toul. Et puis, pourquoi le cacher, bien après, pour jouer au poker ! Il paraît que j'étais un joueur redoutable... Quant à la géographie, c'est bien utile quand il faut s'orienter en territoire ennemi... Géographie physique, géographie humaine... Sentir le terrain, sentir les hommes, sentir leurs réactions, leur mode de vie.

À l'école, j'étais assez doué en français, plus en grammaire et en analyse logique qu'en rédaction. Je n'avais pas assez d'imagination. Je préférais la réalité, les choses concrètes plutôt que les rêves. Oui, j'ai toujours aimé la vie comme elle est, pas celle qu'on invente.

Ma mère était sacrément pieuse : à neuf ans elle m'a donc envoyé tout naturellement au catéchisme. J'ai même été

enfant de chœur. Cela m'ennuyait un peu. Je respectais la religion et ses valeurs, car il faut toujours chercher à se dépasser et à se conduire comme un type bien, mais, déjà tout gosse, j'avais horreur des salamalecs. Le pire, c'était quand je devais accompagner le curé, l'abbé Rion, pour célébrer un office funèbre. Je n'avais jamais vu de mort, ni de famille en deuil. Je me suis bien rattrapé depuis, hélas. Quand on fait la guerre on assiste trop souvent à des scènes atroces. Même, la vision d'un mort m'épouvantait. La première fois, je me suis demandé ce que je fichais là, enfant de chœur, à défiler en soutane derrière un corbillard. Je me suis senti de trop et j'ai tout plaqué.

Je n'ai pas fait ma première communion. Ma mère n'a pas insisté. Finalement, nous nous comprenions, elle et moi. Le seul diplôme que j'ai obtenu a été le certificat d'études, en 1930. C'est tout.

J'avais quatorze ans. À cette époque, c'était quelque chose, le certificat d'études. On ne nous le donnait pas, il fallait vraiment bûcher pour l'avoir. On respectait l'école et les maîtres, même quand on avait l'esprit chahuteur. Les gamins n'insultaient pas leurs instituteurs ou leurs professeurs en les traitant de bouffons, on ne voyait pas de parents d'élèves entrer dans les classes pour frapper un prof parce qu'il avait giflé un gamin insolent. L'école fonctionnait mieux dans ce temps-là. Avec un certificat d'études, on savait au moins lire, écrire et compter, ce qui n'est pas toujours le cas aujourd'hui pour certains élèves des collèges et lycées.

Je n'imagine même pas ce qui se serait passé si j'avais été collé au certificat. J'avais quatorze ans, il fallait que je me mette vite au travail, que je gagne ma vie. Nous avions une

Il y a si longtemps !

nouvelle maison. Mon salaire était un complément très modeste, et pourtant indispensable pour payer les traites.

Je suis entré à la Société générale comme commissionnaire ou, pour parler plus franchement, comme « saute-ruisseau ». Quatre-vingts ans plus tard, j'avais toujours mes comptes à la même banque, dans la même agence et cela jusqu'à mon dernier jour. Quel client peut se vanter d'être plus fidèle que moi ?

En amour aussi, je suis fidèle. Je n'ai eu qu'une femme dans ma vie, Gaby. Oui, je sais, aujourd'hui cela peut paraître incroyable, ringard même. Pourtant c'est vrai ! Quand je l'ai vue pour la première fois, elle avait onze ans. C'était l'une des filles de nos nouveaux voisins, les Grandemanche, une famille humble, pour qui la vie n'était pas drôle tous les jours : le père, handicapé, avait été gazé pendant la guerre de 1914-1918.

Gaby m'a tout de suite plu.

Une petite fille très vive, avec du caractère. Il y a d'abord eu l'amitié, puis des sentiments plus forts. La première fois que nous avons fait l'amour, c'est un copain, réceptionniste dans un hôtel de Toul, qui m'avait arrangé le coup. À l'hôtel de l'Europe, aujourd'hui avenue Victor-Hugo. C'est drôle, quand j'y pense, cet hôtel est toujours là, au cœur de la ville, avec ses chambres qui conservent encore nos souvenirs. Chaque fois que je passe devant, depuis tant d'années, je nous revois entrer en douce, pas fiers, mais tellement impatients de nous retrouver tous les deux seuls que cela nous donnait tous les courages. Je n'ai pas souvent raconté ces moments-là, mais après tant de temps, il y a prescription.

Bien sûr, ma mère voyait cette relation avec Gaby d'un mauvais œil. Elle était persuadée que ma petite chérie avait la tuberculose parce que son père avait été gazé. Quand elle la voyait dans le jardin, elle la traitait de « fille sans dot », et lui disait qu'elle ne m'aurait jamais ! En fait Gaby m'a eu, et même pour toujours. À la maison, les engueulades se succédaient à cause d'elle. Je tenais bon en me disant que la Sophie finirait bien par se faire une raison. J'ai bien fait de m'obstiner : Gaby est devenue la femme de ma vie. La seule. Il faut reconnaître que j'ai eu beaucoup de chance de la rencontrer car, pour une maîtresse femme, c'en est une. La suite de notre existence ensemble, que je raconte dans ce livre, le démontre.

Tout cela se passait au début des années 1930. Les temps étaient durs. Il y avait beaucoup de chômage, à Toul comme ailleurs. Je connais la vie du peuple, j'en viens. Plus tard, dans l'armée, certains m'ont même soupçonné d'avoir des sympathies communistes, notamment parce que j'étais issu d'un milieu modeste. Ça me fait bien rire, car je n'ai jamais cru au grand soir rouge, même si je comprends qu'on veuille se battre pour améliorer sa condition. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait, répétant à qui voulait l'entendre que jusqu'au bout, la vie est un combat. Mais j'ai toujours pensé qu'on réussit mieux par le travail et par l'effort qu'en râlant et en faisant porter toutes les difficultés et les fautes sur les autres.

J'ai fait mon petit bout de chemin à la Société générale. J'étais efficace dans le travail car c'était mon tempérament. Je n'ai jamais aimé que les choses traînent en

Il y a si longtemps !

longueur, et j'avais déjà un bon contact avec les gens. Avec les femmes surtout, qui me trouvaient « pas mal ». Avoir les yeux bleus, les « châsses claires » comme disait Jean Gabin, il paraît que ça aide. Je cite Jean Gabin, dont j'adore les films, peut-être aussi parce que j'ai eu l'occasion et l'honneur de le rencontrer bien plus tard. Mais j'y reviendrai plus loin.

Le jour est venu où il a fallu tout quitter : la famille, ma mère et son mauvais caractère, mon père qui se crevait au boulot, ma sœur, les copains de la Société générale où j'avais fait mon trou. Et Gaby. Surtout Gaby. En 1936, âge oblige, je devais faire mon service militaire.

Je vais peut-être en surprendre plus d'un, mais, à ce moment-là, je n'avais pas la vocation militaire. Partir ne m'amusait absolument pas. De plus, j'étais loin d'imaginer ce qui m'attendait à Haguenau, en Alsace, où j'avais été affecté.

J'avais l'impression d'être très loin de chez moi. Je ne pouvais pas imaginer que la vie m'en éloignerait bien plus encore par la suite. Je n'avais aucune idée de ce qu'était le reste du monde. Je découvrais la caserne, un immense bâtiment gris et froid. Le dortoir, vingt-quatre lits, des couvertures et des draps rugueux. Un seul poêle pour toute la chambrée. Je me retrouvais seul, perdu comme un gosse. J'embrassais la photo de Gaby. J'avais presque envie de chialer.

Heureusement, je ne suis pas resté seul longtemps. J'ai vite fait la connaissance de mes nouveaux camarades. Il y avait Millot, un Parisien, un grand type gouailleur avec un immense nez et une guitare. Il se prétendait chanteur...

mais il était davantage maquereau. Quelques filles travaillaient pour lui sur le trottoir parisien. Il y avait aussi Bébert, parisien, un grand costaud qui faisait de la boxe. Et il y avait également un autre type, osseux, sec, maigre à faire peur, qui répétait à qui voulait l'entendre qu'il était « syphilitique mais non contagieux » !

Voilà, c'était avec ces jeunes hommes que j'allais devoir vivre pendant deux ans. Ceux-là et d'autres, dont ma mémoire a presque effacé le souvenir, pour ne retenir que ceux qui sont restés mes amis.

Aussi loin que je me souviennne, j'ai toujours eu pour devise : « Être et durer ». Elle m'a servi toute ma vie. Y compris au service militaire. Les premières semaines ont été affreuses. La maison était loin, la vie trop dure sans ceux que j'aimais. Les officiers étaient distants, méprisants, les sous-offrs nous en faisaient baver comme je l'ai rarement vu. Exercices, tirs, marches de vingt kilomètres. Pour moi qui n'avais jusque-là que travaillé à la banque, le changement était brutal, radical même. Je n'avais aucune expérience de l'exercice physique, encore moins de cette sorte d'entraînement, que je trouvais très éprouvant. Mais je tenais bon.

On m'a coupé les cheveux, comme à un bagnard. Au début, j'ai refusé. Le caporal a été contraint de me faire attacher pour qu'on puisse tranquillement me raser la tignasse. C'est donc la boule presque à zéro, et en uniforme militaire – on m'avait volé mon costume dans ma valise en carton –, que je suis parti un jour pour ma première permission.

Il y a si longtemps !

Les miens étaient là pour m'accueillir à la gare, ils m'attendaient. J'enlevai vite ma tenue militaire, retrouvai Gaby qui me manquait, et l'emmenai en promenade sur les remparts de la ville pour vivre mon bonheur.

L'armée transforme un homme. Du moins l'armée telle qu'elle était à l'époque. J'ai rapidement perdu du poids, et je suis devenu redoutable à la course à pied et à la boxe. Un soir, je suis même parvenu à mettre K.-O. mon ami Bébert !

J'ai suivi le peloton des élèves caporaux, pour faire plaisir à ma mère : elle voulait que je devienne officier. Elle avait plus d'ambition que moi. Je suis arrivé premier à l'examen, mais on m'a refusé le grade sous prétexte que je n'avais pas, d'après mon capitaine, « l'attitude militaire ». Avec le recul, ça me fait bien rigoler. Tous ceux qui m'ont connu doivent rigoler aussi.

Vingt ans plus tard, au cours d'une réception à l'Élysée, je retrouvai ce capitaine, devenu général. Le président René Coty me faisait officier de la Légion d'honneur. Mon ex-capitaine ne cessait de répéter : « C'est moi qui ai eu l'honneur de former ce garçon. » On peut aisément imaginer combien j'ai savouré cet instant. Pour moi, c'était une simple petite revanche, sans plus. Je ne suis pas rancunier.

Les mois s'écoulaient lentement, au rythme des marches, des tirs, des séjours dans les casemates, ce qui m'a permis d'apprendre à jouer au poker. J'y passais des nuits entières, dans des parties endiablées. Je m'acharnais et me perfectionnais. Le jeu exige des nerfs d'acier, je me trouvais dans mon élément. Bien sûr, on ne jouait pas des fortunes, nous

n'en avions pas, mais j'ai souvent gagné de quoi payer mon voyage en train pour rentrer à la maison en permission.

Au bout de deux ans, en septembre 1938, on me libéra enfin. La quille ! À ce moment-là, j'étais fou de joie de quitter l'armée. Par la suite, je compris combien cette famille savait former les hommes, je compris combien se frotter à la discipline, obéir, donne aux jeunes le sens d'une valeur essentielle : le respect. Oui, respecter tous les individus, c'est la moindre des dignités. Quand récemment encore j'entendais certains jeunes rouler des mécaniques et crier « respect ! » à tout bout de champ, je me disais qu'ils devraient commencer par respecter les autres pour que les autres les respectent à leur tour.

À l'horizon se profilait un fou qui ne respecterait rien : Hitler. Ses ambitions devenaient inquiétantes. La situation internationale était de plus en plus tendue et le nouveau trublion éruçait à la radio ses discours enflammés. Il faut l'avouer, rares étaient ceux qui prenaient vraiment la mesure de ce qui nous attendait. Les accords de Munich laissaient penser aux naïfs qu'on allait pouvoir éviter la guerre. Quelle erreur ! En réalité, Hitler se moquait de tout le monde et utilisait les faiblesses des démocraties. Il voulait sa guerre, il l'aurait.

À l'époque, j'étais loin de ces préoccupations politiques. Ce qui m'intéressait, c'était plutôt le sport : la boxe, le vélo, et le cinéma du dimanche avec Gaby.

J'étais caporal de réserve et j'avais repris mon travail à la Société générale. La vie militaire était finie pour moi : du moins je le croyais. Après deux ans d'armée et d'activité